



La consultation

Réalisateur et scénariste : Hélène de Crécy

Fiche technique

Documentaire 2006

France:91 min

Avec Luc Perino.

Image : Hélène de Crécy, Jean-François Reverdy.

Montage : Emmanuelle Baude.

Musique : Pierrick Hardy, Ed Frédéric-Leibovitz Editeurs.

Production : Arturo Mio. Coproduction : Intrepid Pictures.

Distribution : Ad Vitam.

Sortie : 21 mars 2007.

Synopsis -

Dans le huis clos du cabinet de Luc Perino, médecin généraliste, les consultations se succèdent. Parce qu'on a souvent "plus besoin d'un médecin que de médecine", chacun vient déposer ses douleurs, ses joies, ses angoisses et ses demandes...

Critique

Film documentaire d'Hélène de Crécy (France, 2007). 95 mn. Avec Luc Perino.

Genre : chez le médecin.

Voilà un film qui parle de maladie mais fait un bien fou. Après Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés, la même impression domine : celle d'une oeuvre fondée sur l'écoute.

L'écoute de quoi ? Des souffrances de gens comme vous et moi, et plus largement des maux d'une société de plus en plus sous pression, déboussolée, au bord de la panique. La documentariste Hélène de Crécy s'est glissée dans le cabinet d'un médecin généraliste de la région lyonnaise, Luc Perino, et a filmé ses consultations. Idée toute simple, mais qui libère ici une parole inespérée.

Un jeune couple qui vient pour une IVG (elle, une Asiatique enceinte, parle anglais, lui, traduit tendrement) ; un alcoolique jovial qui lutte tant bien que mal avec ses démons ; une femme et ses bouffées d'angoisse ; une accro des médocs qui « vient faire son marché »... Autant de cas particuliers que le médecin traite du mieux qu'il peut, livrant son diagnostic tout en s'efforçant de le faire accepter par son patient. Tâche de philanthrope.

Entre ses consultations, Luc Perino livre son point de vue sur l'évolution de son métier (plutôt vers le moins bien), sa responsabilité morale. Lui aussi se sent insatisfait, pris dans des contradictions, acculé à prescrire à la pelle des antidépresseurs ou des arrêts maladie à des personnes surtout malades de leur travail. « La médecine, c'est le cul de l'entonnoir de tous les problèmes sociaux », lance-t-il, gardant malgré tout une saine détermination. Le film montre ce dont tout le monde parle, mais qu'on ne voit plus à la télé, ou bien mal, sous une forme criarde. Ce dispositif n'est pas exempt non plus d'artifices, mais ceux-là tirent vers le haut. Il y a bien

dans ce petit théâtre de la douleur au quotidien quelque chose de vital.

Jacques Morice Télérama

Fimographie

Après des études de philosophie à l'École Normale Supérieure, Hélène de Crécy obtient un diplôme en sexologie et santé publique.

Passionnée d'écriture et d'image, elle poursuit un travail hospitalier tout en se consacrant à l'écriture et la réalisation de ses films dont notamment, la réalisation d'un documentaire de 52 minutes, **Désirs d'Amour**, sur le thème du handicap physique et de la sexualité. (Diff FR5 ; 1er prix au festival documentaire de Moscou 2003, 1er prix télé à Avanca, Portugal 2003, prix spécial du jury au Festival du film de santé d'Aurillac 2003).

Puis, en 2003, 2004, l'écriture et la réalisation d'un documentaire, **Secrets d'hommes, la vie ou la prostate**, magnifique film sur la parole des hommes sur leur cancer et l'impuissance masculine diffusé sur France 3.

Pour le cinéma, elle a réalisé un court-métrage de 18 minutes : **La Girafe** dans lequel Laure (Aurélia Petit) n'est plus qu'une ombre. Elle a perdu l'homme qu'elle aime. Janice, du haut de ses six ans interroge la jeune femme sur cette absence. En vain. (aide à la production CNC, soutien de la région Alsace, et de l'Adami).

Entretien

Filmer pour le grand écran le défilé des patients dans le cabinet médical n'est il pas un projet périlleux ? Comment avez-vous convaincu le médecin et la production de vous suivre dans pareille aventure ?

Hélène de Crécy : J'ai eu l'occasion de travailler dans le milieu médical et je continue par le biais de l'éthique. La question de l'éthique est une question essentielle. Foucault et Canguilhem s'interrogent sur « ce que c'est qu'être en bonne santé et qu'est ce qu'un être humain », la frontière entre les deux n'étant pas si évidente. Je m'intéresse beaucoup à la philosophie mais aussi à la réalité de notre quotidien. Aujourd'hui, en occident, 90% des gens naissent dans le secteur hospitalier et 87% meurent dans les murs de l'hôpital. Alors quelle place occupe la médecine dans notre vie ? Le film est parti de là. La lecture des carnets de santé du Dr Perino (des tranches de vie lors de consultations) m'avait bouleversée. J'ai immédiatement pris contact pour lui parler de mon projet. Ce n'était ni la vie ni le rôle du médecin qui m'importait mais ce qui se passait dans le cabinet. Je supposais que toute la vie se passait là. Réticent, le docteur Perino a cependant accepté de me rencontrer pour en discuter. Puis, il m'a autorisée à venir deux jours au cabinet en me disant : « Vous vous taisez, ne prenez pas de notes. Je ne veux ni photos, ni caméras. » Cette « punition » m'a finalement ouvert les portes de la consultation. Je suis revenue, et j'ai cette fois là, pu prendre des notes. J'ai envoyé alors un projet de scénario à la productrice. Je ne voyais pas du tout ce projet comme un reportage pour la télévision mais comme un vrai film de cinéma. C'était une évidence : j'avais un lieu, un personnage principal, d'autres secondaires et des mini dramaturgies. Mais je me doutais bien que je serai toujours sur le fil du rasoir car j'allais filmer le cœur de la vie avec toutes ses problématiques.

Le médecin n'était pas d'accord sur l'intrusion de la caméra, il imaginait plutôt des chroniques radio. Alors, j'ai enregistré. J'étais tellement heureuse en écoutant les cassettes que j'ai compris que le film était là, dans cet échange. J'ai envoyé mon scénario au CNC qui m'a dit « banco » tout en émetant des réserves sur la façon de filmer « ça ». J'ai alors parlé de repérage

et ai fini par convaincre Luc Perino de laisser entrer la caméra dans sa consultation.

S'immiscer dans le colloque singulier suppose de respecter des contraintes déontologiques, mais aussi d'éviter de tomber dans le voyeurisme...Jusqu'où peut on aller ?

Hélène de Crécy : J'avais déjà réalisé deux documentaires. L'un sur le handicap et la sexualité, l'autre sur le cancer de la prostate, avec tous les tabous que suscite. Ces expériences m'ont amenée à réfléchir sur l'intimité. La question de filmer l'intimité ne me faisait pas peur. On peut parler de tout et aborder toutes les questions tant que l'on reste respectueux de la personne. Peu importe le lieu où se déroule le film, ce médecin est un homme parmi d'autres qui exerce sa fonction. Je ne voulais pas qu'il soit représentatif de la profession. Nous restions dans une forme de neutralité. Après six mois de repérages, j'ai tourné pendant plus de cinq semaines. Quand le patient arrivait, je faisais des allers-retours entre la salle d'attente et le cabinet. Avec mon assistante et la secrétaire du médecin nous lui expliquions le projet et lui demandions son accord.

Devant certaines situations, avez-vous eu des hésitations ?

Hélène de Crécy : Non, c'est le propre du documentaire. A partir du moment où les patients ont donné leur accord, vous filmez, sans vous posez de question tout en sachant jusqu'où vous pouvez aller. Lisez la dimension cachée d'Edward Hall. C'est un livre remarquable qui m'a permis de voir jusqu'où on peut s'immiscer dans l'intimité des autres. Pour chaque être, chaque population, la distance par rapport à l'intime n'est pas la même. Regardez, les diverses façons de dire bonjour, de serrer la main, d'embrasser....elles varient et en fonction des gens et expriment bien cette distance. Ainsi, dans ce film, il y a des personnes que j'ai filmées à plus grande distance et d'autres pour qui je me suis autorisée des plans plus serrés. Je n'ai senti aucune gêne, les patients sont ce qu'ils sont dans leur corps et leur propos.

Aller chez le médecin, c'est une mise à nu pour aller vers un mieux être. Si le patient ne dit pas la vérité, le médecin ne peut pas travailler. « Au plus près du corps, c'est l'âme qui surgit », ce voyage au cœur des mots et des maux du corps, c'est ce que je montre. Le médecin aussi doit trouver une juste distance par rapport à sa propre douleur et celle de son patient. Aujourd'hui, la médecine est dénaturée de sa première fonction. Dans l'esprit des patients, le médecin est à la fois assistante sociale, père, mère, infirmier, pharmacien....Parfois on lui réclame tout, sauf d'être médecin. Je me demande comment un généraliste arrive aujourd'hui à faire la part des choses et à maintenir une juste distance. Certaines séquences ne sont pas flatteuses. L'important, c'est que les patients se sont vus et revus, ils ont exprimés leur histoire et leurs souffrances et quoi qu'il se soit passé dans leur vie après le tournage, ils ne sont pas revenus sur leur décision d'y participer. Pourtant, certains ont vu leur vie changer et il pouvait être légitime qu'ils s'inquiètent de la portée du film...

Un film finalement porteur d'espoir...

Hélène de Crécy : Le théâtre NO m'a permis de trouver la neutralité bienveillante pour pouvoir filmer des situations parfois dramatiques, mais toujours empruntées de dignité. Ce film est une maïeutique, un accouchement dans la douleur et pourtant on en sort pas démoralisé, il y a des

rires, des clins d'œil des moment d'espoir...La vie, dans tout ce qu'elle a de pudique, mais sans aucun fard. Des vérités à entendre et à voir, sans pathos ni compassion.



Femmes précaires de Marcel Trillat

Documentaire 2005

Durée 1h30

Scénario et réalisation : Marcel TRILLAT

Musique originale : Marc PERRONE

Image : Julien TRILLAT

Son : Suzanne DURAND

Montage : Catherine DEHAUT

Production : V.L.R. Production

Avec la participation de : France 2, TV5, CNC, Procirep, ANGOA, Région Aquitaine

Analyse

Marcel Trillat propose cinq portraits croisés de femmes vivant et travaillant dans des conditions précaires. Elles sont agent d'entretien, ouvrière agricole, intérimaire dans un centre de tri de la Poste, caissière ou employée en contrat emploi solidarité, et gagnent entre 500 et 1000 euros par mois. Temps partiel imposé, horaires morcelés, dureté des conditions de travail, chacune d'elles partagent le lot des travailleurs précaires. Filmées dans leur quotidien, au travail ou en famille, elles témoignent à la fois de leur lassitude et de leurs espoirs.

"Nous nous sommes aperçus que nous n'avions pas suffisamment traité les problèmes particuliers des femmes. Elles sont souvent rejetées dans une sorte de « zone aveugle » : les « en dessous » des services, une place significative de l'émiettement du travail et de l'individualisation des destins prolétaires. Nous avons donc cherché à montrer différents aspects de la précarité des femmes au travail, mais pas à en donner une vision exhaustive.. Il a fallu souvent négocier serré pour pouvoir tourner dans les usines. Et quand les portes ne nous ont pas été ouvertes, nous sommes entrés par la fenêtre."

Critique

Après les documentaires 300 jours de colère et Les Prolos, Marcel Trillat clôt avec Femmes

précaires sa trilogie consacrée au monde du travail et à sa face cachée.

Ce dernier volet dévoile le quotidien professionnel et familial de cinq femmes, salariées à temps partiel et gagnant moins que le SMIC.

A la rencontre de cinq femmes écorchées vives par la vie, mais qui, par dignité et amour pour leurs enfants, essaient à tout prix de résister à la misère. À travers des témoignages croisés et poignants, elles évoquent, devant la caméra, leurs quotidiens si précaires...

JO

Fabienne, dite Jo, élève seule à 34 ans, ses trois jeunes garçons. Pour subvenir à ses besoins, elle travaille à temps partiel dans une entreprise de nettoyage et assure le ménage dans un grand magasin de disques, des bureaux et des immeubles. Son rêve aurait été d'être institutrice mais la venue de son aîné en a décidé autrement...

Pour être au maximum aux côtés de ses enfants, elle accepte des horaires changeants et décalés, ponctués de temps morts en plein milieu de la journée. Il n'est pas rare qu'elle commence à 6h30 et finisse tard le soir pour au final ne gagner que 770 euros, à la fin du mois. Le temps du week-end, elle tente d'oublier ce quotidien peu valorisant, et s'investit avec enthousiasme en tant que secrétaire, au sein du club de football de ses fils.

Zounika

En 2000, Zounika s'est retrouvée seule à élever ses trois enfants. 25 ans plus tôt, elle avait quitté sa Tunisie natale pour suivre son mari, venu gagner sa vie comme manœuvre dans le bâtiment et décédé à quelques mois de la retraite.

Agée seulement de 45 ans, elle ne touchera la pension de réversion de son mari que dans dix ans. Or c'est maintenant qu'elle a véritablement besoin d'argent pour nourrir correctement sa famille.

N'étant pas titulaire de diplômes, elle se bat pour trouver de petits boulots, comme dernièrement un contrat emploi solidarité, et toucher, à peine, 500 euros par mois.

Face à ce quotidien difficile, Zounika est sérieusement épaulée par son aînée, Hayer, étudiante en commerce. Hôtesse de caisse durant ses temps libres, elle s'assume complètement et, à 21 ans, s'impose, avec sagesse et maturité, des restrictions de sorties et loisirs. Elle supervise aussi, chaque soir, les devoirs de ses jeunes frères, résolue à leur permettre une réussite professionnelle, dont elle serait si fière

Danielle

Il y a 6 ans, Danielle a dû quitter le garage de Périgueux, fermé pour raison économique. Pendant 28 ans, elle avait occupé le poste d'employée administrative et c'était "en chantant" qu'elle allait travailler.

Depuis ce jour, elle est intérimaire, à temps partiel au centre de tri de la Poste, attendant en vain un CDI. À chaque fin de contrat, elle se retrouve au chômage pour de longues semaines et touche pour les meilleurs mois entre 800 et 1000 euros. Ce travail précaire et qu'elle-même qualifie d'"alimentaire" l'a contrainte à retourner, à 50 ans, vivre chez sa mère. Avec émotion, elle confie que longtemps elle avait rêvé posséder une belle maison... Mais après ces années de galère, l'espoir s'est définitivement envolé et Danielle souffre cruellement de l'isolement que lui inflige son statut de chômeuse répétée

Agnès

Agnès, 40 ans, est depuis une dizaine d'années ouvrière agricole à temps partiel, chez deux viticulteurs bordelais. Pourtant, issue d'une famille plutôt aisée, elle semblait loin d'être

destinée à ce travail physique et rural.

Les aléas de la vie en ont décidé autrement. Mère de trois enfants et séparée d'un mari violent et alcoolique, elle a dû se battre pour trouver ce travail qui lui plaît malgré sa rudesse et pouvoir nourrir correctement sa famille. Pliée en permanence dans les vignes, Agnès a dû être opérée d'une hernie discale, et elle risque, si elle ne change pas de métier, de finir dans un fauteuil roulant. En attendant une improbable solution, elle poursuit, avec courage, ce travail si éprouvant, mais, qui lui apporte liberté et respect de ses employeurs, devenus amis.

Muriel

Muriel travaille à temps partiel comme hôtesse de caisse dans un magasin d'une chaîne de grande distribution pour 800 euros par mois.

Les 24 heures par semaine, assise à sa caisse, sont éprouvantes, tant par la fatigue physique occasionnée que par le véritable "espionnage" de ses chefs, à l'affût du moindre relâchement ou faute de politesse à l'égard des clients. Elle, qui étant jeune, aurait aimé être assistante sociale, confie que son travail actuel lui "bouffe la vie". Pourtant elle ne s'estime pas si malheureuse. Elle trouve du réconfort auprès de son mari et de ses trois enfants, brillants dans leurs études. Une façon d'oublier ce quotidien qu'elle aurait souhaité différent et qu'elle aimerait consacrer, une fois à la retraite, à l'humanitaire, sur le continent africain.

Entretien

Il a fallu négocier serré pour pouvoir tourner dans les usines »

Marcel Trillat revient sur la genèse de Femmes précaires et sur la démarche qui l'anime : faire du bien à ceux qu'il filme.

Femmes précaires constitue le dernier volet d'une trilogie commencée avec 300 jours de colère et les Prolos. Comment avez-vous choisi ce sujet ?

Marcel Trillat. À l'issue des deux premiers films, nous nous sommes aperçus que nous n'avions pas suffisamment traité les problèmes particuliers des femmes. Elles sont souvent rejetées dans une sorte de « zone aveugle » : les « en dessous » des services, une place significative de l'émiettement du travail et de l'individualisation des destins prolétaires. Nous avons donc cherché à montrer différents aspects de la précarité des femmes au travail, mais pas à en donner une vision exhaustive. Il y a aujourd'hui en France 6 millions et demi d'ouvriers et 7 millions d'employés et autant d'histoires individuelles. Le cahier des charges de la trilogie était de filmer les prolétaires au travail, mais il était pour nous impératif de ne jamais parler du travail sans le voir. Il a fallu souvent négocier serré pour pouvoir tourner dans les usines. Et quand les portes ne nous ont pas été ouvertes, nous sommes entrés par la fenêtre.

Dans tous vos films, vous laissez dans la mesure du possible la parole aux « responsables » des travailleurs que vous filmez. Quel rôle jouent-ils à vos yeux ?

Marcel Trillat. Les directeurs sont aussi des cadres soumis à une hiérarchie. Il n'y a pas que des salopards, loin s'en faut. Ce sont surtout des hommes pris dans leurs contradictions. Dans Femmes précaires, on jette ainsi un regard ambigu sur les patrons d'Agnès : ce sont de braves types qui ont une réelle amitié pour elle, mais ils ne la payent pas plus car ils se sentent coincés. Ils ne veulent pas sortir du cadre, payer plus que le « marché » ne leur dicte. Les rapports sociaux dans les petites unités sont ainsi bien plus complexes qu'on ne le croit généralement. D'ailleurs, la crise sociale ne touche pas que les prolos, les cadres aussi commencent à se sentir mal. Pourquoi tenez-vous tant à prendre le contre-pied de la façon dont les médias montrent la pauvreté ?

Marcel Trillat. J'essaie de tourner les choses pour faire du bien à ceux que je filme. À rebours de beaucoup d'émissions actuelles, leur intimité est respectée et tout est fait pour qu'ils se sentent valorisés. Je leur donne toute possibilité de s'exprimer et, notamment, de dire qu'ils aiment ce qu'ils font, comme Lydie, dans les 300 jours, qui prononce cette phrase stupéfiante : « L'usine, c'est mon évaison. »

Ensuite, j'ai aussi voulu répondre à la vision rituelle de la pauvreté qu'on nous présente dans les médias : une voie qui mènerait nécessairement à la violence. Au passage, c'est une manière de l'évacuer, de justifier a posteriori qu'on traite les pauvres comme ça. Dans la réalité, la plupart se battent pour ne pas couler. C'est une majorité silencieuse qui n'existe pas dans les médias. Et pourtant, ils existent : même quand leur usine ferme, ils continuent de survivre. Pour résumer, ma démarche consiste à faire accéder les gens que je filme au statut de personnages : à montrer qu'ils ont des choses à dire, des sentiments complexes, et méritent largement qu'on s'y intéresse.

Pouvez-vous nous donner des précisions sur la diffusion de Femmes précaires ?

Marcel Trillat. Sa diffusion sur France 2 n'est pas encore programmée, mais il devrait passer au printemps à une heure convenable. Mais d'ores et déjà, près de 350 programmations ponctuelles sont déjà programmées partout en France. Plus généralement, cela illustre à mes yeux une espèce de fringale de soirées où on regarde un film et on refait le monde. Cette manière de résister à l'amenuisement de la vie collective conduit à ressortir des films tournés il y a vingt-cinq ans, notamment à l'occasion de petits festivals. Tout cela donne en quelque sorte une seconde vie à ces films.

L'HUMANITE

Filmographie

Marcel Trillat, né en 1940 à Seyssinet-Pariset (Isère), est un journaliste, réalisateur de films documentaires et auteur français. Il devient journaliste à l'ORTF en 1965 en collaborant au magazine *Cinq colonnes à la Une*. Il participe également à des entreprises collectives militantes : CREPAC, UNICITE, radio Lorraine cœur d'acier. Il est entré à Antenne 2 en 1981. Ses principes éthiques et son engagement politique (communiste) lui ont valu des déboires : licenciement en 1968, "placard" en 1986 (par la droite) et en 1991 (par la gauche), mise à l'index par la CGT (1980)^[1]. Directeur adjoint de l'information d'Antenne 2 en 1986. Il est administrateur de France Télévisions^[2] de 2001 à son départ en retraite en 2006.

1966 : *Une petite fille de sept ans* (co-réalisé avec Paul Renty, reportage, noir et blanc, 15 mn - ORTF)

1967 : *Ce Jour-là* (co-réalisé avec Paul Seban et Jacques Krier, reportage, noir et blanc 27 mn - Dynadia)

1967 : *1er mai à Saint-Nazaire* (Reportage, noir et blanc, 30 mn - ORTF, co-réalisé avec Hubert Knapp)

1970 : *Etranges Etrangers* (Documentaire, couleur, 60 mn - CREPAC/Scopcolor, co-réalisé avec Frédéric Variot)

1975-1977 : *Guerre du peuple en Angola* (co-réalisé avec Bruno Muel et Antoine Bonfanti, documentaire en 16 mm, 45') et *A Luta continua* (co-réalisé avec Bruno Muel et Antoine Bonfanti, documentaire en 16 mm, 15')

1988 : *Les Enfants de la dalle* (Documentaire, 52min - Envoyé Spécial)

1994-1995 : *Travailleurs Fantômes* (Documentaire, 52 mn - Envoyé Spécial)

2002 : *300 jours de colère* (documentaire, couleur, 92' - VLR productions)

2002 : *Les Prolos* (avec la collaboration de Maurice Failevic pour le scénario, documentaire, 92' - VLR productions/France 2)

2005 : *Femmes précaires* (Documentaire, 81' - VLR productions)

2007 : *Silence dans la vallée* (Documentaire, 85' - VLR Productions)



Bénéfice humain de Anne Kunvari

Fiche Technique

2001 durée 52mn

Français /couleur

Réalisation : Anne Kunvari

Image : Stéphane Mercurio

Son : Marc Nouyrigat

Montage : Dominique Greussay

Production : ISKRA, La Cinquième, Forum des images

Synopsis

18 mois dans l'histoire d'ALPE, une petite imprimerie d'insertion. Au premier étage, Françoise, la patronne. Elle embauche ceux que toutes les autres entreprises refusent. Parce que, pour elle, personne n'est inemployable. Elle attend avant tout de son entreprise du bénéfice humain. Au détriment, s'il le faut, du bénéfice tout court. Une autre logique d'entreprise est-elle possible ? Au rez-de-chaussée, dans l'atelier, Philippe, Cécile, Dominique et les autres. Avec des années de galère derrière eux. A ALPE, ils redécouvrent le travail, la fiche de paie, l'espoir... Ils travaillent, pour se reconstruire. Vont-ils s'en sortir ?

critique

Philippe arrive shooté par les médicaments, le geste lent, la tête vissée dans une seule direction. Dans son bureau au premier étage, Françoise, la patronne d'Alpe, une petite imprimerie d'insertion, lui explique : «Un contrat d'insertion, c'est un travail, un salaire, six à dix-huit mois devant soi pour se reconstruire un projet professionnel.» Au rez-de-chaussée, Philippe va côtoyer Cécile, Dominique, Thierry, des ex-chômeurs, précaires ou taulards. Pendant dix-huit mois, Anne Kunvari a filmé leur quotidien dans l'atelier (1). En haut, elle a suivi Françoise et son équipe. Elle montre l'épuisant combat d'une femme récalcitrante à l'idée qu'on puisse classer des gens inemployables. Obligée de courir après l'argent, en tapant aux portes, en développant de nouvelles activités, pour mieux en perdre au «bénéfice de l'humain». Dans l'atelier, elle suit Philippe et les autres. Pour eux le travail devient vite routinier : «Vous voulez la vérité, c'est pas marrant, pas intéressant de coller des enveloppes», et mal payé ; «5 000 balles, ça permet de survivre (...), de payer le loyer, le manger, même pas de s'acheter un pantalon». Mais il rassure : «Vous pensez ce que vous voulez de moi, j'aime bien mettre les enveloppes, les étiquettes... le routinier, j'adore ça» ; il structure aussi : «Le fait qu'on reste longtemps sans rien faire et qu'on se mette au travail, ça nous remet dans les gonds (...), je ne vois pas comment

on peut faire en ne faisant rien.» Le film contient de jolies séquences d'émotion : Philippe, volubile et plein d'humour, au retour de son premier entretien d'embauche ; et Thierry, lors d'une simulation d'entretien jouant à la perfection le patron pourri avant d'admettre qu'on n'a pas à subir ça, personne, jamais, surtout pas pour un travail.

Charvet Nadya de Linération

Filmographie

Il était une fois les patrons

(2008)

Craint, respecté, détesté, honni, adulé, (etc.), le patron constitue depuis plus d'un siècle un personnage incontournable de notre vie sociale.

"Il était une fois le salariat"

2006 / 52 minutes

De 1906 à aujourd'hui, le film raconte cent ans d'histoire du salariat. Partie 1 : 1906-1975 : Le temps de l'espoir. Partie 2 : 1976-2006 : Le temps du doute.

"Petits Bonheurs (Les)"

2004 / 52 minutes

"Nos jours à venir"

2004 / 52 minutes

Consultations, le temps de l'écoute"

2003 / 52 minutes

A l'hôpital Louis Pasteur de Chartres, une jeune cancérologue reçoit en consultation des patients. Plus ou moins jeunes, plus ou moins gravement malades, ils entrent dans le petit bureau avec leurs interrogations, leurs inquiétudes, leur angoisse souvent